

La paix de l'abîme

Le sens du calme de Yannick Haenel, Mercure de France, 225 p.

Guillaume Asselin

Numéro 241, été 2012

Littérature, métaphysique, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, G. (2012). La paix de l'abîme / *Le sens du calme* de Yannick Haenel, Mercure de France, 225 p. *Spirale*, (241), 42–43.

La paix de l'abîme

PAR GUILLAUME ASSELIN

LE SENS DU CALME de Yannick Haenel
Mercure de France, 225 p.

Il est des titres qui, à eux seuls, valent tout un livre. Ils ornent la couverture comme pierre de songe ou pierre de foudre : une formule, une image suffit à faire entrevoir la profondeur d'abîme qui les rêve. Ce sont des *fleurs d'abîme*. Ils jouent le rôle d'*éclaireurs*, dans tous les sens du terme. C'est le cas de celui-ci, qui résonne comme une annonce voilée.

APOCALYPTIQUE DE L'EXTASE

Il y aurait donc un *sens du calme*, comme il y a un sens de la vue ou du toucher, un sens de l'autre, un sens du sacré, un sixième sens. Il résume très bien l'esprit et le ton qui habitent les livres de Yannick Haenel — l'expérience fondamentale qui en est le foyer. C'est dans *Cercle*, paru en 2007, qu'elle se trouve le plus clairement formulée. Le narrateur médite devant un tableau de Giovan Francesco Caroto : *Saint Jean l'Évangéliste à Patmos*. Accoudé à un rocher, l'apôtre se repose, entre deux visions, l'air songeur, étrangement féminin. Il est en train d'écrire l'Apocalypse : « *Saint Jean a vu — il a vu ce qu'on ne peut pas voir. Son visage témoigne pour ce qui n'a pas de témoin. Ce qu'il voit le jette dans une solitude intense. Est-ce que la révélation est calme ? Oui, saint Jean découvre que les extases fondent une manière de vivre qui s'appuie sur le calme absolu de la pensée.* »

Comme saint Jean, Haenel témoigne pour ce qui n'a pas de témoin. S'il choisit, dans *Le sens du calme*, d'évoquer certains événements de sa vie, ce n'est pas pour s'épancher et faire miroiter aux yeux des autres ce misérable *moi* qui prétend, dans tant de niaiseries autofictions, dilapider le précieux trésor de l'attention. Il s'agit, tout au contraire, d'assembler ces moments fondateurs où, à la faveur d'une lecture, d'une rencontre, d'une étreinte, d'un tremblement du paysage, l'on est soudainement projeté hors de soi. C'est, à proprement parler, le sens même du mot *extase*. Il le déclare d'emblée : « *Je ne vais pas raconter ma vie. Je suis à la recherche de ces instants qui, précisément, ne se racontent pas, où le temps se met à glisser hors de lui-même — où l'on passe par le trou. [...] C'est là que j'ai vraiment vécu : dix, treize, quinze fois en quarante ans. L'existence prend alors la forme d'une extase ; elle tourne sur elle-même et vous illumine. Pour une heure, une journée, le temps d'un éclair, vous surgissez du cadre — votre vie se dégage. Vous n'avez plus d'attaches : ni père, ni mère, ni pays — aucune identité. Vous n'appartenez plus, c'est une joie. Écrire des livres consiste à faire parler ces instants de foudre.* »

Le livre prend ainsi la forme d'un recueil de visions, d'épiphanies qui, chacune à leur façon, sont venues déchirer la « trame », où le temps s'est mis à tourner sur lui-même, où l'auteur s'est vu soudainement éjecté hors du monde, hors de l'espace, hors de la société. C'est, chaque fois, l'histoire d'une libération, placée sous le signe de la *désertion*. En s'arrachant au cercle infernal des soucis et des obligations, l'auteur découvre, en marge de l'agitation, une vie plus haute, où tout apparaît désormais sous la lumière de la transfiguration. Tout devient plus léger, les lueurs s'avivent, les pierres elles-mêmes semblent sourire, les statues parlent, les phrases abondent, prennent corps — ruissellent dans l'espace tout empourpré de fièvre où elles font chanter les couleurs. Chaque oiseau fait figure de présage, est porteur d'un message. Tout *fait signe*.

MÉMOIRES DU LABYRINTHE

Comme cette figure qu'enfant il dessine sur le sable, ne sachant ce qu'il fait, alors que surgit soudain, au bout de son bâton d'apprenti magicien, un curieux labyrinthe dans lequel il reconnaît l'image de son propre itinéraire. Il le retrouvera, plus vieux, gravé dans un mur de la cathédrale de Lucques, en Toscane, sous la forme d'un labyrinthe digital — de ceux que l'on parcourt avec le doigt, comme celui qu'il avait lui-même tracé avec un bout de bois, des années auparavant. Symbole de l'éternel retour, le labyrinthe revient ainsi lui-même sans cesse, obsessif, d'un chapitre à l'autre, d'un livre à l'autre. Il est la forme autour de laquelle les souvenirs de l'essayiste gravitent et constellent, la figure qui ordonne la mémoire et noue les instants éparpillés dans le temps en un seul et même présent *réminiscent*. C'est dans *Cercle*, encore une fois, que la chose est le plus clairement exprimée : « *Dans le labyrinthe, tout revient sans cesse ; dans le labyrinthe, vous croisez à chaque instant ce que vous avez déjà croisé : les noms, les corps, les voix. Ils reprennent vie sous vos pas. Le passé n'est plus simplement le passé. Ce qu'on a vécu revient se vivre sans cesse dans une seule expérience présente.* » Il n'y a pas à sortir du labyrinthe, observe l'écrivain : le labyrinthe est lui-même le fil d'Ariane, la ligne du temps qui se reploie, à tout moment, sur l'*omphalos* de l'instant qu'il s'agit de vivre ici, maintenant. Aussi le labyrinthe est-il la forme que prend, dans la vie de l'écrivain, « *l'acheminement du langage* ». Il dessine le chemin initiatique qui mène au cœur du temps — du temps perdu au temps retrouvé. Au centre du labyrinthe, là où fleurit le vide, dans l'instant de la pure attention, tous les temps communiquent.

DEVENIR DÉSERT

C'est ce vide qu'il s'agit de rejoindre — tout Haenel est là, dans cette *pensée abyssale*. L'écriture contemplative, dans cette optique, coïncide avec l'expérience bouddhiste de la vacuité où l'esprit, en se vidant de tous les soucis, les projets et les attaches qui l'encombrent, s'éveille à sa véritable nature. Sous le moi de surface enchaîné au temps linéaire qui sature normalement le champ de l'attention émerge le Moi profond, *l'autre moi* dont Proust parle comme d'un « être extra-temporel » qui s'éveille du sommeil de l'habitude dans la plénitude de l'instant retrouvé où la mémoire — *l'autre mémoire* — redevient soudain accessible. Dans ce calme, cette attention pure que rend possible l'état de vacuité, chaque perception pleinement vécue réveille la chaîne aimantée de celles qui ont conduit jusqu'à elle. C'est dans ce « repos éclairé » que le savoir se découvre comme anamnèse, *aletheia*, dés-oubli, levée du voile — *apocalypse*. Tout ce qui, des expériences et des sensations passées, gisait au fond de soi, dans les limbes de l'inconscient, est soudain intégré à la conscience, à la faveur d'une synchronicité qui fait se décompresser la série des jours oubliés dans la fulgurance de l'instant de vision ; tout le corps est alors métamorphosé en une pure *fontaine de mémoire*. Le temps ne coule plus : il *jaillit*.

Mais, comme Proust l'indiquait, ces éclairs de mémoire ne sont pas le fait de la remémoration volontaire ; nous ne sommes pas libres de les choisir, leur force d'effraction provenant précisément de la manière *fortuite* dont ils nous sont donnés. C'est dire que cet « éternel présent » où « l'essence permanente et habituellement cachée des choses se trouve libérée » n'est accessible qu'à celui qui se fait infiniment disponible à ce qui vient. Il faut, pour cela, se défaire de tout ce qui pourrait entraver un tel avènement, il faut savoir *devenir désert*, lâcher prise : consentir à se laisser porter par le monde au lieu de vouloir le porter, afin de libérer les forces spirituelles que le désir de maîtrise paralyse. La chose implique une radicale expérience de désubjectivation : « On commence à se vider minutieusement de son moi, jusqu'à ce que n'existe plus, à sa place, qu'un champ libre. » Libéré de la prison de l'*ego*, l'être se déploie et s'agrandit à l'échelle du paysage, débordant le cadre réducteur de l'anatomie scientifique pour s'éveiller à la présence de ce corps subtil, infiniment extensible, dont parlent les mystiques.

UN SACRÉ SANS NOM

Ce qui vient ainsi à notre rencontre a fondamentalement à voir avec le sacré. Mais ce sacré-là n'a pas de nom, observe Haenel, il n'est lié à aucune religion : il s'agit d'« une autre *révélation* — vide, sans objet », qui peut prendre n'importe quelle forme et se trouver partout — jusque dans une poubelle, comme ce crucifix qu'enfant il sauva des ordures. Ce qui vient, l'essayiste décide de l'appeler « la venue », tout simplement, laquelle ne fait jamais venir qu'elle-même. Quelque chose se met alors à penser et à écrire à travers l'écrivain, qui se fait scribe et médium. Si bien qu'il en vient bientôt à se confondre avec la venue des phrases : il se fait « *corps de phrases* » (c'est le *corps de gloire* des littéraires) par cette opération de transsubstantiation par quoi le Verbe s'incarne à travers la chair de

l'auteur qu'il féconde à la mesure de sa disponibilité. L'écriture et le sacré qui s'y manifestent sont ainsi fondamentalement liés à une *érotique*. « *Écrire, c'est réveiller le nom de Vénus.* » C'est ici qu'Haenel se sépare du bouddhisme au sens strict : il ne s'agit pas d'éteindre mais d'exalter le désir, ce qui ne doit évidemment pas s'entendre comme simple plaisir d'organe, mais bien comme exercice d'une liberté qui coïncide avec la jouissance comme intensité d'existence.

Ce sacré sauvage, sans nom, qui se réinvente à chaque phrase, est accueilli dans toute son ambiguïté : comme les côtés de Guermantes et de Méséglise, faste et néfaste communiquent. La profanation et le blasphème trouvent leur place au côté de l'adoration et de la sainteté, puisque ce qui vient vient toujours *par-delà bien et mal*, dans cette mystérieuse conjonction des contraires où la sérénité et l'abîme, la folie et la sagesse, l'extase et l'horreur, le saint et le maudit, l'enfer et le paradis participent d'une même réalité biface, jaillissent de la même source — eau blanche/eau noire, Éros/Thanatos. « *Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve* » (Hölderlin). Ainsi, aux images du film *Nuit et brouillard* où l'enfant vit comment, dans les camps, les corps étaient jetés aux ordures comme le crucifix dans sa poubelle, se mêlent celles des jambes et des seins de l'institutrice — la révélation du mal coïncidant avec le trouble des premiers désirs.

Mais ce qu'il faut surtout retenir, c'est que le sacré est précisément ce qui *déserte* d'avance toutes les définitions dans lesquelles on voudrait l'enfermer. C'est que le sacré n'est pas quelque chose qui se définit, mais quelque chose qui *se vit*. Il relève d'une expérience au sens propre, c'est-à-dire d'une traversée et d'une mise à l'épreuve — d'une ouverture à ce qui vient. Et ce qui vient ne s'annonce pas toujours d'avance : ce qui vient *survient* toujours dans les lieux et les temps où on l'attend le moins. Le sacré, c'est le *Survenant* par excellence : à la manière du Dieu des *Thessaloniens*, il vient masqué — « *comme un voleur dans la nuit* ». Seules les phrases qui osent s'aventurer dans cette nuit savent s'ajuster à cet avènement-là, parviennent à rouvrir les portes du royaume qu'elles inventent et défrichent à la pointe du feu qu'elles avivent, ravivent, *ravissent*. Celles de Yannick Haenel ne se contentent pas de s'y ajuster : elles le rendent possible, l'appellent — *l'incarnent* à travers une parole *vive*, souveraine, opulente, extraordinairement sensuelle ; parole d'autant plus jouissive qu'elle sait se faire subversive, sacrificielle. Épousant le vertige, elle manifeste à chaque ligne cette *présence réelle* à quoi l'on reconnaît les *délivrés vivants*, ces messagers de l'abîme qui se donnent pour mission de *réveiller les morts*. « Meurs et renais ! », commande l'immémoriale formule de l'initiation ; c'est aussi l'impératif littéraire, qui ordonne de se défaire du Vieil Homme et des mots usés. Un livre qui ne s'écrit pas à la hauteur de cette phrase de réveil n'est pas un livre ; c'est du babillage. Aussi la littérature ne vaut-elle que si elle sait se faire résurrectionnelle — *apocalyptique* — en redonnant vie, sans cesse, à ce qui se pense et s'écrit dans la fièvre sereine de l'ivresse. L'écrivain peut alors se tenir devant l'ange de l'Apocalypse à la manière de saint Jean, « *comme une montagne de plomb immobile sous une brise légère* » (Maître Eckhart). †